

*** G. Maty : J'ai une question peut-être un peu naïve mais en quoi toutes images serait un prélèvement et pensé comme un prélèvement ?
J'ai l'impression que cela repose sur un présupposé comme opposition entre réel et réalité. Wittgenstein et les poètes qui se sont réclamés de lui ont réussi à souligner le réel du langage d'un côté, tout en assumant que toute forme et pensée de celui-ci ne pouvait être que de l'ordre de la réalité. Néanmoins leur poésie ont cela de réel qu'ils tentent de transformer le

poème en un objet. Est-ce que cela ne montre pas une tentative de dépasser cette notion de «prélèvement» dans la sens ou un acte artistique serait de l'ordre d'une rapacité de la réalité envers le réel?

F. Vallos : Premier élément de réponse : oui et c'est ce que l'on appelle la poésie non-dualiste (pas d'opposition entre réel et réalité). La poésie est monde. Je suis d'accord. Cependant tout acte, en monde (sans distinction du réel et de la réalité) modifie le monde. Le prélèvement est de cet ordre : de la modification à la destruction. Mais il y a eu un mouvement, un événement transformant. C'est de cette conscience dont je parle. Et qui est aussi pour le coup, le grand travail des poètes qui se réclament du non-dualisme (cf la thèse d'Alessandro De Francesco)

**** G. Maty : J'ai du mal à comprendre tout l'enjeu de cette phrase. Quand tu parles d'une «autre image» tu parles bien, non de celle qui vient d'être prélevé mais bien d'une autre? Cela voudrait dire qu'à chaque image créée il en existerait une autre, en négatif (une anti-image?) qui n'aurait existé, sans l'existence de la première? Aussi si l'autre image existe, elle ne peut préalablement pas exister s'il n'y pas quelqu'un pour se la représenter, puisqu'elle est précisément «une image». Mais du coup ma question est celle-ci, comment celle-ci peut même être envisagé alors que celui qui vient de faire le prélèvement, lui tourne le dos? Ce serait une sorte d'image latente, entre réel et réalité?

Ça me rappelle étrangement l'idée de Dieu comme d'un garde meuble.
F. Vallos : Oui je parle de l'image du monde restant : ce que tu vois du monde après le prélèvement.

Oui je pense qu'à chaque prélèvement (commentaire très juste) il y a son «revers», plus que son «anti-image». Son revers en tant qu'image de ce qui reste.

Merci Guillaume pour ce commentaire. C'est précisément une image latente (au sens du travail d'Aurélié Pétre). Et le problème est précisément que nous lui tournons le dos. En tant qu'image elle est réalité de l'état restant du monde.

Le travail consiste alors à comprendre pourquoi nous avons appris à lui tourner le dos et comment à nouveau lui faire face.

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XLI. SÉMINAIRE* : SYNÉIDÈSIS

* F. Vallos : vous pouvez regarder sur : <http://laboratoirefig.fr/> les séminaires 38, 39 et 40 avec les commentaires.

C. Heilmann : +

l'intervention de Eryn Millien au colloque cette année Je crois qu'il avait fondé sa proposition sur cet auteur et son principe d'anarchie.

<https://enspcrai.hypotheses.org/colloque-iii-2020>

** T. Malirat : Cette citation mérite déjà de s'y arrêter. Avant de m'engager dans un commentaire approximatif, pourrais-tu expliciter le lien entre cette phrase et le programme du séminaire?

F. Vallos : Il n'est pas directe. Il touche au séminaire et à la lecture de Schurmann sur Heidegger. Elle me permet juste de rappeler que la recherche c'est toujours la déconstruction. Que la recherche c'est toujours la pulvérisation de toute légitimation. Non pas toujours pour la détruire mais toujours pour faire l'effort de penser et

d'interpréter toute *arkhè*. Par ailleurs, je pourrais rajouter que l'*arkhè* qui nous intéresse ici est celle de la légitimation permanente de la représentation.

«La déconstruction, c'est la pulvérisation d'un socle spéculatif où la vie trouverait son assise, sa légitimation, sa paix.»**

Reiner Schurmann, *Le principe d'anarchie*

Séminaire XLI

Diéténomie & synéidèsis

Conditions des images (pour une théorie synéidétique de la représentation)

Après trois premiers colloques, dans le cadre des activités de recherche du Laboratoire Fig., nous aimerions proposer une recherche sur ce que nous nommons les «conditions de l'image». Si le premier colloque (2018) portait sur les relations entre images et langages, si le deuxième (2019) portait sur les relations entre l'image et l'acte performatif et si le troisième (2020) portait sur les questions d'images et de données, le quatrième colloque (2021) voudrait s'intéresser aux relations entre les images et la prise ou la capture du monde pour réaliser cette image***. Or il semble qu'il faille penser et analyser les conditions particulières de cette prise, de ce prélèvement pour pouvoir penser l'image. Toute image tout prélèvement **** suppose derrière elle une autre image, celle du monde laissé après

**** F. Canova :** Plusieurs questions : est-ce que ces images laissées derrière existaient avant le prélèvement comme des images possibles et pas encore émergées ou, nous les créons à partir de notre interaction/rencontre avec le réel? Ensuite, avec quelle pratique nous pouvons les faire sortir de cet oubli, de cette apparente absence? Et, encore, je me demandais, en repensant à *L'origine de l'oeuvre d'art* de M. Heidegger, si cette dimension restante, que nous laissons toujours derrière nous, puisse être épuisée ou, *a contrario*, c'est un plan inépuisable qui une fois re-activé/mis en œuvre devient une source qui peut faire briller nos prélèvements en les complétant?

F. Vallos : Oui elles existent avant comme possibilité d'une image de l'état du monde. Mais cela ne signifie pas qu'elles soient synéidétiques (voir les commentaires avec Grégoire). Elles sont en latence (voir les commentaires avec Guillaume).

Si elles sont synéidétiques nous les créons en vue de désigner l'état du monde. Je pense qu'on peut le faire avec l'art (j'ai cité par ex. le travail de Pétreil, mais il y en a d'autres), avec le poétique (voir les commentaires avec Théo) et la philosophie.

Reste à savoir comment nous les transférons au politique. Enfin oui tu as raison : si on le pense à partir de Heidegger, l'image synéidétique est ce nouveau *fonds* indéterminé. Si le réel s'épuise et si la réalité s'obscurcit, il reste *a contrario* le fonds inépuisé de la synéidésis. Puisque nous avons épuisé le réel et abimé la réalité.

*** G. d'Ablon :** Mon commentaire ici porte sur le « toute image » qui est relié dans la phrase suivante à « cette image [en conscience des conditions de saisie] ».

Est-ce que tous les prélèvements laissent vraiment derrière eux une image du monde conscient du prélèvement? Je n'en suis pas sûr et c'est d'ailleurs le sujet qui nous intéresse aujourd'hui. Beaucoup de prélèvements ne se font pas en conscience de l'état du monde laissé après la prise. Le monde est effectivement bien modifié, il a bien subi une destruction mais sans conscience de cette dernière. Pour avoir une image synéidétique est-ce qu'il ne faudrait déjà pas que la prise soit sunéidétique/

le prélèvement*. Cette image nous la nommons *image synéidétique*, c'est-à-dire ** une image avec la conscience des conditions de saisie de sorte que l'image puisse être faite. Il semble donc important de réclamer une économie synéidétique des images, supposant que nous sommes dans un espace qui peut être pensé comme *asynéidétique****, c'est-à-dire

faut que la prise soit sunéidétique, sinon il n'y a pas de représentation de l'état du monde.

G. d'Ablon : Donc « toute image » ne laisse pas d'image synéidétique c'est ça?

F. Vallos : Non elles ne « laissent » pas, mais toute prise, toute image, suppose, en latence, une image sunéidétique. J'ai donc modifier le texte, et remplacer « laisse » par « suppose ».

G. d'Ablon : On suppose donc ici que si l'on fait une image, la *synéidésis* est inhérente, sinon ce n'est pas une image.

F. Vallos : absolument d'accord!

***** C. Heilmann :** Quel processus ou histoire nous a amené à capturer le monde sans avoir conscience de ce qu'on laisse derrière soi? C'est comme prendre un objet dans un endroit où il demeure (probablement pour une bonne raison) sans se dire qu'on en supprime donc l'usage ou la fonction pour autrui?

F. Vallos : Excellente question. J'essaie de proposer une réponse dans la seconde partie du séminaire avec la citation de Paul. Ce n'est qu'une réponse, et il y en a d'autres. À nous d'en constituer l'archéologie. Mais ce que je peux te donner comme première réponse est qu'il s'agit toujours une justification métaphysique. Et qu'en cela elle pose une souveraineté du principe de prélèvement. Il a deux autres éléments importants dans ta question : 1. la suppression (ce que j'appelle la destruction) et 2. le « probablement » (lourde question de la justification morale).

T. Malirat : Alors c'est peut-être totalement à côté, mais hier je revoyais *Le Rayon Vert* De Rohmer, et il y a une scène qui parle un peu de ça il me semble, la scène qui est devenue un classique de nos dîners contemporains. Il est question de Marie Rivière qui refuse de manger une côte de porc d'un barbecue parce qu'elle dit qu'elle voit l'animal sur lequel a été prélevé ce morceau. Et évidemment les autres personnes autour ne comprennent rien de ce qu'elles racontent et n'ont aucune conscience de la condition du prélèvement. Du coup, il y a moyen de relire *Le Rayon Vert* car le personnage de Marie Rivière est constamment ultra consciente des conditions de ses prélèvements (elle est dans une économie synéidétique alors que ses contemporains sont tout le contraire), d'où d'ailleurs, son inadéquation, son « idiotie », son malheur et son penchant pour le suicide.

F. Vallos : Oui plus que jamais cette question. Ça date de 1986 ! Autant dire que ce n'est pas si nouveau. Là c'est intéressant. Idiotie et *sunéidésis*. *Idiotès* c'est la conscience de soi seul en tant que tel. *Sunéidésis* est la conscience de soi, pas seul et pas en tant que tel, avec le reste.

C. Heilmann : Alors que l'observation finale du « rayon vert » par Marie et son nouveau copain, n'est pas un prélèvement ni ne donne lieu de sa part à une capture, mais un espace offert à la contemplation, sans qu'il y ai retrait ou prise. Donc c'est étrange : comment se séparer de la question « morale » quand on est conscient de ce qu'on prend (ex : morceau de viande dont on perçoit la provenance, dont on visualise l'animal qui a été élevé, abattu, et dont on a prélevé plusieurs morceaux), qui ne peut amener qu'au chemin de l'abstinence (être végétarien par exemple), ou de la flagellation (punition face à un agir conscient de son prélèvement)? Face au rayon vert, elle ne prend rien d'autre qu'un temps d'observation et de contemplation, et c'est également toute la recherche du film, cad la trame présente dans le scénario de Rohmer et dans la quête de son héroïne. La solution est donc la contemplation? ou l'agriculture raisonnée?

PS : je pense encore au *Horla* de Maupassant : dans la première nouvelle, le personnage est sujet à une paralysie totale, dû à sa conscience de perturber voire détruire par le moindre de ses gestes les nombreux univers, les plurivers, qui l'entourent. Il prend conscience de cela en se tapant un jour contre sa vitre, et comprend alors que ses sens, ses organes, ne sont pas capables de voir le verre lorsqu'il est parfaitement transparent. Si l'on peut ne pas voir le verre, alors qu'est-ce qu'il y a d'autre dans ce monde que l'on ne perçoit pas?

T. Malirat : C'est vrai que la scène finale est assez éclairante, c'est la rareté de l'image qui la met en émoi, pour ne dire plus, la conscience de la rareté des images et de leurs conditions d'apparition. J'ai plus trop le souvenir de la nouvelle. Mais c'est vrai que cette ultralucidité devient totalement malade. ⇨

⇒ F. Vallos : L'image sunéidétique ne réclame pas d'ultralucidité, elle ne demande qu'une conscience (partagée) de la prise.

Si je reprends le commentaire de Constance, on en arrive alors à deux types de regards, le regard *théorique* (ce que tu nommes contemplation) et le regard *sunéidétique*. Nous devrions être en mesure de penser les deux.

G. d'Abon : Je prolonge mon commentaire sur Rosset qui parle lui même d'idiotie du réel au sens d'*idiotès*.

sans cette conscience des conditions de ce qui est laissé derrière soi, après s'être saisi d'un fragment du monde (à savoir un fragment du réel ou de la réalité).

*

Les recherches conduites depuis deux années pourraient se résumer par une recherche sur la *biomimèsis*. Qu'est-ce que cela signifie ? Il faut pour cela revenir sur le principe même de la modernité qui consiste à non pas tant à s'intéresser au monde ni même aux représentations du monde, mais plus singulièrement aux manières avec lesquelles nous nous tenons devant ces représentations. Autrement dit, ce n'est pas une question de la représentation de la *zoè* (vivant) mais bien plutôt de la représentation du *bios* * que nous ne traduisons pas par *existence* mais par *vivabilité*.

On se souvient que l'histoire de l'art commence, avec Platon, par la problématique de cette représentation du vivant opérée par ce qu'il nomme [*Politéia*, 607a-b] à la fois les *zôgraphoi* (ceux qui font les images : les peintres en l'occurrence, mais aussi pour nous les photographes, les cinéastes, les dessinateurs, les graveurs, etc.) et à la fois les *mimètikos poiètès* (ceux qui font des images par le texte, ce qui signifie en fait pour nous tous les moyens de reproduction et de diffusion). Pour synthétiser il faudrait pouvoir dire que tous processus de représentation et de reproduction du vivant sont à proscrire. Le sujet de notre recherche ne se situe pas ici, mais il est important de rappeler l'importance du point de commencement de la

F. Vallos : Absolument, le réel est idiot. Au meilleur sens terme. Notre regard sur le réel doit être sunéidétique, parce qu'il ne peut pas être idiot.

C. Heilmann : « idiot » au sens comme tu le disais « conscience de soi seul en tant que tel (sans le reste) », c'est-à-dire éphémère et simple ? idiot = faible et isolé ?

F. Vallos : Pas obligatoirement en tant que tel. Le reste c'est de l'évaluation morale.

G. d'Abon : « Un mot exprime à lui seul ce double caractère, solitaire et inconnaissable, de toute chose au monde : le mot idiotie. *Idiotès*, idiot, signifie simple, particulier, unique ; puis, par une extension sémantique dont la signification philosophique est de grande portée, personne dénuée d'intelligence, être dépourvu de raison. Toute chose, toute personne sont ainsi *idiotès* dès lors qu'elles n'existent qu'en elles-mêmes, c'est-à-dire sont incapables d'apparaître autrement que là où elles sont et telles qu'elles sont : incapables donc, en premier lieu, de se refléter, d'apparaître dans le double du miroir. Or, c'est le sort finalement de toute réalité que de ne pouvoir se dupliquer sans devenir aussitôt autre : l'image offerte par le miroir n'est pas superposable à la réalité qu'elle suggère. »
R. Caillois, *Cohérences aventureuses*, Gallimard, p. 243.

*F. Vallos : j'en profite pour rappeler que les termes comme biologie, bio-éthique, etc. sont stupides parce qu'ils voudraient penser *zoè* (le vivant) en utilisant *bios* (l'existence). Ces termes sont donc à repenser. Par ailleurs le terme de bio-politique chez Foucault est juste puisqu'il désigne, dans la sphère du contrôle, la manière avec laquelle la politique influe sur notre vivabilité.

crise de la représentatif. Or représenter le vivant (la *zoomimétique*) constitue l'essentiel des processus de représentation.

Dès lors il nous intéresse plutôt de penser non la représentation du vivant (*zoomimétique*) mais la représentation des conditions mêmes de cette vivabilité*. Nous avons proposé dans les séminaires précédents de nommer cela une *biomimésis*. *Bios* signifie en grec l'existence, la durée de vie, les conditions et les moyens de vie. Mais il nous semble que ce terme ne fait que renvoyer trop abruptement au rapport oppositionnel entre vie et existence. Il convient dès lors de conserver ce terme mais de le penser autrement. Pour cela nous proposons de mettre de côté le terme *biomimésis* et de lui préférer le terme de *diétémimésis*.

Il convient d'abord de dire un mot sur le terme *mimésis* (qui ne signifie pas « imitation ») qui signifie représentation soit sous la forme d'une image, soit sous la forme du théâtre. Quant au terme grec *diata* il signifie les modes de vie et d'existence (il est formé sur le verbe *zaô* vivre), mais il signifie encore les goûts, les régimes particuliers du vivant, les manières de vivre dans (résidence) et avec (habiter) et enfin les manières d'arbitrer ces modes de vie. *Diata* s'intéresse donc aux modes de vie sous quatre formes particulières : 1. le goût, 2. le régime, 3. la résidence et 4. la gestion comme modalités et modes de vie. De sorte que ce que nous nommons *diétémimésis* s'intéresse à représenter nos modes de vie et d'existence sous ces quatre modes qui suppose d'être en mesure de produire une théorie du goût, une théorie de la consommation, une théorie de l'habiter et une théorie de leur économie (gestion).

* F. Barreau : Est ce que *A Box with the Sound of Its Own Making* (1961) de Robert Morris peut être rattachée, du moins partiellement, à cette idée ?
F. Vallos : Oui absolument. Tout l'art conceptuel est fondé sur cela. Cf le texte de Kosuth : *Art after Philosophy* (1968).
À la seule petite différence : chez Morris il y a de la dérision et de l'humour. mais pour le reste je suis d'accord avec toi.

**** F. Canova :** Est-ce qu'il y a une possible relation entre cette métaphysique de la destruction et une forme de théologie négative ou apophasique comment on peut retrouver dans Plotin ou Meister Eckhart ou dans la pensée hindu qui va dans la direction contraire à la métaphysique classique de l'être et assume comme impératif l'idée de «supprimer chaque réalité»?

*** F. Vallos :** C'est précisément ce à quoi renvoie la citation de Schurmann. Toujours déconstruire ce qui légitime l'universalité.

T. Malirat : ou la constante promesse de l'universalité?

F. Vallos : ou tu as raison la constante promesse de l'universalité (ce qui est probablement pire).

***** F. Marseille :** Est-ce que l'idée de vivabilité/ destruction, pourrait se rapprocher de la notion par ex. de *thanatos* chez Freud (pulsion de guerre, rivalité, individuation), qui régit en partie les interactions des êtres avec ce qui les entoure, dans leur existence sociale?

F. Vallos : En soi oui il y a des liens. Sauf qu'ici vivabilité et destruction ne sont pas pensées depuis les processus psychanalytiques mais philosophiques. Chez Freud la mort (ou la destruction) est liée à *eros* (le désir). Là ce n'est pas la question : en quoi le vivant suppose pour vivre la destruction. Ce qui est la question métaphysique la plus complexe.

****** F. Vallos :** le *be-soin* signifie la manière particulière avec laquelle nous signifions demander du soin.

******* J. Fréchuret :** Est-ce que la *sittlichkeit* peut être une solution pour nous tenir devant le réel?

F. Vallos : Cela nous permet surtout de nous tenir devant le code (une

partie de la réalité) et l'usage. S'il est question de mesure ou de démesure on peut alors les penser depuis la question de l'actualité. Et en cela tu as raison.

Lors du séminaire XXXIX (du 17 avril 2020) nous avons développé cinq concepts centraux :

1. redéfinir la pensée* à partir de l'idée que nous avons été conduits à penser en direction de l'unité (univers) et non en direction de la destruction (vivabilité). Il convient donc de redéfinir une philosophie (et une métaphysique)** de l'être en direction de la destruction***.

2. redéfinir le concept de besoin **** en prêtant attention à sa construction *be-soin* signifiant une manière d'entourer le vivant de soin. Il faut repenser le *khèrè* grec, comme « il est besoin » à partir de cela et comme un double soin, la vivabilité et notre mouvement vers la destruction.

3. repenser la question d'une absence (physique et métaphysique) de la mesure. Nous n'avons pas la capacité par nous-même de penser la mesure ni du besoin ni de la quantité*****. L'essence de l'être, c'est-à-dire son lieu est ici. Dès lors nous sommes ouverts à une démesure (*thaumatizein* chez les Grecs, *Übermass* chez Heidegger) du réel et de la réalité (de nous-même). Cette démesure de la réalité nous fait perdre tout rapport au réel*****.

4. repenser à partir de Heidegger l'origine de l'art (*Conférence d'Athènes* donnée en 1967) : son origine fut d'abord la *phusis* (le réel), tandis que pour nous moderne elle serait la *tekhnè*, c'est-à-dire la réalité technicisée.

5. enfin repenser une troisième phase de l'histoire de l'art comme diétémimésis à partir d'une théorisation d'un diéténomie, c'est-à-dire d'une gestion de nos manières de vivre. La proposition centrale du séminaire sera à la fois la pensée d'une

précisément un double et pas plus. Et puis toujours la même question qui me tient depuis l'année dernière, en quoi la nature et le rapport que l'on a au réel (la définition qu'on lui donne) influe sur ce sujet de nos modes de vie/relation et de la représentation que l'on en fait.

F. Vallos : Deux choses cher Grégoire : 1. le passage de l'excès au double se fait à partir de l'invention de la métaphysique. Dès lors nous ne sommes plus dans un excès de réel, mais dans son double et dans un excès de réalité ; 2. le réel influe sur nos modes d'être pour deux raisons principales (il y en a d'autres) : a) notre corps qui est du réel et b) une partie de ce que nous absorbons pour la tenue de notre vivabilité est du réel.

tout ce qui est (très faible part) tout ce n'est pas (immense part) et tout ce qui n'est plus. Et la cela pourrait être intéressant. La métaphysique classique nous demande de nous diriger vers l'unité pleine. Et rien d'autre. Donc nous sommes privés de toute interprétation de la non-existence (néant) et la destruction (avoir-été). J'en profite pour rappeler qu'il y a trois niveaux :
1. le néant = la non existence
2. le rien = (*rem* latin = la chose) la chose ne fait pas objet ni sujet (nihilisme)
2. la négation = non-agir (pensée apophasique).

******* G. d'Ablon :** Je me permets de relancer sur Rosset (particulièrement sur *Le réel et son double*) car je viens de vraiment saisir le rapport que je n'arrivais pas à formuler l'année dernière. Il aborde relativement le même sujet du trop plein de réel quand il nous parle du réel et son double. Ce double est créé par nous (inconsciemment) car le réel n'est pas assez édulcoré donc on en rajoute une couche pour pouvoir médier notre rapport au réel via la réalité. La réflexion qui pourrait être intéressante à prolonger serait à quel moment nous sommes passés d'un excès à

* **T. Malirat** : Question concernant le lien entre la *synéidèsis* et le temps romantique. J'ai l'impression que les romantiques, cela couvre je ne sais pas de Du Bellay à Hocquard peut-être, se seraient en quelque sorte chargé d'exprimer à travers différents genres (je pense surtout à l'élegie) cette conscience des images évanescences du fait même de l'existence. C'est un peu gros énoncé comme cela, mais pourrais-tu peut-être effectivement préciser ?

F. Vallos : Ah oui ! Parfaite cette remarque. Tu fais quand même courir le romantisme du XVIIe au XXIe... pourquoi pas. Gardons l'élegiaque. Oui, Hocquard, ou encore Deleuze sur la plainte, ou Hölderlin sur le *Dichterberuf*. Oui Théo tu as raison la tâche de la poésie (le *Dichterberuf*) est cette plainte sur l'état du monde. C'est d'une grande justesse. C'est la tâche de la poésie, tandis que celle de la philosophie est de relever (*Aufhebung*) les problèmes.

diéténomie pour pouvoir abordée la théorie d'une diétémimésis.

Les recherches que nous voudrions mener cette année pourraient se résumer par une recherche sur la *synéidétique* (en vue de comprendre cette *diétémimétique*).

Qu'est-ce que la *synéidèsis* ? * Il nous intéresse donc de comprendre les modes de gestions de nos manières de vivre comme besoin et destruction. Dans ce cas il faut impérativement comprendre que nos « manière de vivre » impliquent de manière catégorique une transformation du monde à partir duquel nous vivons. Puisque nous nous portons

T. Malirat : Et puis il y a tout le truc autour de la peinture romantique aussi, mais je crois l'écueil c'est de confondre la *synéidèsis* avec l'idéalisme. Pourrais-tu redonner une définition de l'idéalisme d'ailleurs ?

F. Vallos : La poésie élégiaque (de Sapho à Hocquard, du ve avant au XXIe) est la plainte sur l'état du monde tel qu'il est laissé. C'est pour cela que le poétique est si fondamental (cf conclusion de *La lettre sur l'humanisme*).

F. Vallos : Je préfère penser l'élegie plutôt que le romantisme pour les raisons que tu imagines, à savoir que le romantisme

pense le monde exclusivement à partir de la représentation. L'élegiaque (ou même l'élegiaque inverse d'Hocquard) pense l'état du monde et s'en plaint.

L'idéalisme c'est de croire que nous puissions nous adosser à des idées ou des figures stables. La *synéidèsis* c'est justement l'idée de faire des représentations de ce qui n'est pas stable.

Quant à la peinture, c'est très différent pour moi de ce qu'on vient de dire de l'élegiaque. La peinture n'est pas plainte (ou très rarement, peut-être chez Courbet, par exemple), elle est construction.

T. Malirat : Encore dans le domaine de la littérature, je me demandais aussi dans quel sens le travail autour de la biflure la critique génétique pouvait justement être considérée comme une forme d'étude de la *synéidétique* ? Pourquoi tel mot est choisi ? Pourquoi l'autre est détruit ? Est-ce que la *synéidétique* peut s'amorcer d'un point de vue esthétique autour de la question du choix ?

F. Vallos : Oui absolument. Je crois que c'est tout à fait possible. Je pense que nous devrions commencer à chercher des éléments de réponse en créant un corpus d'œuvres.

T. MALIRAT : Toutes les variations autour du mythe d'Orphée et d'Eurydice. J'ai l'impression que Blanchot aurait affaire là-dedans.

F. Vallos : ... ça je ne sais... Le *revers* du visage d'Orphée est lié au désir et à la bêtise. C'est pas le même regard. En revanche il faudrait s'intéresser aux crypto-mythes d'Orphée (cf l'opéra et le livret de Stefano Landi, 1619), où après la perte d'Eurydice, Orphée se plaint. La plainte trop forte agace Bacchus qui lance les Érinyes qui le déchiquettent en des milliers de petits bouts. Sa mère va parcourir le monde pour récupérer les morceaux et lui donner une sépulture. En somme c'est la mère d'Orphée qui est *synéidétique*, pas Orphée.

Pas inintéressante cette histoire d'Orphée : 1. elle permettrait de penser les limites de la plainte, 2. elle permettrait de penser que la visée apollinienne est *asynéidétique*.

T. MALIRAT : Je pensais à Eurydice *synéidétique*. Mort/prélèvement > recherche de l'image > préférence pour l'image. En tout cas, il faudrait creuser j'ai l'impression, je crois que cela peut marcher comme une parabole qu'il faudrait mettre en mouvement.

F. Vallos : Eurydice non plus. Elle n'est qu'image. C'est par ailleurs pour cela qu'elle ne parle presque jamais dans l'opéra de Monteverdi. Elle est l'image et l'origine de la plainte. Mais oui tu as raison il y a un truc à faire... avec ce crélin d'Orphée !

F. Canova : Mais l'acte même d'Orphée, la *katabasis*, de descendre dans un royaume des ombres qu'on peut penser comme Homère, comme une structure inverse à la notre, une copie négative pour récupérer Eurydice ou son ombre déjà (comme une image perdu), n'est pas un acte *synéidétique* ?

F. Vallos : Pour moi non. C'est un acte de récupération et un acte rituel, mais ce n'est pas *synéidétique*.

** J. Fréchuret : Je relis plusieurs fois le texte sans être sur de tout comprendre mais je me disais, la modernité fait que nous sommes un peu obligés d'avoir conscience de notre statut de consommateur, et donc je n'ai pas l'impression d'être totalement asynéidétique. Nous savons que chaque geste aura un impact sur le réel et l'environnement.

Hors je trouve que la synéidésis s'oppose à la pensée chrétienne qui nous rappelle que les consommateurs sont non consommateurs, que nous ne sommes pas vraiment des êtres autonomes qu'on peut se reposer sur Dieu qu'on sera pardonnés. Plus que jamais nous avons une responsabilité sur nos modes de consommation

F. Vallos : Nous ne sommes pas totalement, mais majoritairement asynéidétiques. Parce que nous sommes entrés dans un temps d'une réclamation (probablement malheureuse) de la conscience. La modernité est l'ouverture à un mode d'interprétation. Mais il est très loin d'être satisfaisant.

Tu as raison Juliette d'insister sur le *pardon*. Et d'avoir souligner le terme *kurion*. C'est un problème d'autorité. Tant que nous fondons une autorité qui légitime ou pardonne ce que nous faisons, alors nous nous construisons sur la

toujours en direction de la destruction. Toute manière de vivre, tout mode d'existence produit un effet sur le monde. Monde signifie la relation entre réel et réalité. Donc si cela produit un effet sur le monde, cela produit en même temps un effet sur le réel et sur la réalité et par conséquent sur nos modes de vie qui eux-mêmes vont avoir besoin de chose et vont renforcer leur conduite vers la destruction et augmenter leur effet sur le monde, etc. Le processus est infini. Ce cycle infini d'effet sur le monde et sur la vivabilité est à la fois ce qui regarde la diéténomie comme gestion de ces processus et la synéidésis comme conscience de ce cycle. La synéidésis est donc une manière de regarder, depuis nos manières d'exister, nos modes de destruction de sorte que nos « manières d'exister » puissent se réaliser.*

Nous avons trouvé un fragment de la pensée de Paul de Tarse (première *Épître aux Corinthiens*) où sont rendus évidents deux concepts centraux pour tenter de comprendre les enjeux de cette recherche.

Πάν τὸ ἐν μακέλλῳ πωλούμενον ἐσθίετε,
Pan to en makellô pôloumenon esthiete,
tout ce au marché à vendre mangez,
μηδὲν ἀνακρίνοντες διὰ τὴν συνείδησιν:
mèden anakrinontes dia tèn suneidèsin:
sans demandant en par conscience :
**Mangez tout ce qui se vend au marché,
sans le faire par conscience.**

Τοῦ γὰρ κυρίου ἡ γῆ καὶ τὸ πλήρωμα αὐτῆς.
tou gar kuriou è kai ti plêrôma autès
le car seigneur est la terre et le contenu même
Car la terre et ce qu'elle contient est au seigneur.**
[Paul, 1, *Cor.* 10.25]

* R Lods : Je suis pas sûr que ce soit important/intéressant mais je pose ça là: Je réfléchissais à cette idée de *regarder derrière*, vers la destruction; et j'ai pensé à l'histoire de la femme de Lot dans Genèse 19, où il y aurait une sorte de *mauvaise* synéidétique, elle a conscience de la destruction mais *regrette* cet avant, elle regarde "רָאָה" (regarder fixement) en opposition avec Abraham qui lui regarde "רָאָה" (la racine sous-entend un regard fondé sur une réflexion profonde).

Et le châtiment : transformée en sel, "melah מֶלַח", avec cette racine d'être dissipé et de disparaître. On sent une emphase sur l'attitude et l'intention porté dans la synéidétique.

F. VALLOS : Merci Raphaël. Je ne lis pas l'hébreu. Est-ce bien *nabat*, la racine dont tu parles? Pour le regard d'Abraham.

R. Lods : Exact! Après je viens de voir que dans les manuscrits massorétiques c'est *nabat* pour la femme de Lot mais *shaqaph* שָׁקַף pour Abraham (qui instaure une hiérarchisation supérieure de celui qui regarde). Je suis incertain quant à savoir où ça peut mener et si on peut en tirer quelque chose, peut-être à creuser avec le grec de la *Septante*.

... qui traduit les deux par ἐπιβλεψεν (*epiblepô?*). Ça annule les différences mais contextualise une forme de regard synéidétique peut-être intéressante.

F. Vallos : donc c'est le verbe *epiblepein* qui traduit *nabat*. Le verbe *epiblepein* n'a pas grand intérêt (observer, éprouver du désir). En revanche le verbe *blepein* est plus intéressant parce qu'il signifie voir et donc *exister*. C'est donc un regard tourner avec beaucoup de force et d'attention.

* **R. Lods** : J'ai l'impression de voir un clivage, une rupture entre la pensée de Paul et sa réception en économie christique. Autant cette délégation je la sens bien dans ce qui a mené à Nicée, autant en lisant Paul je vois plus une responsabilité dans cette conscience, y compris face au divin. Et après

Nicée est-ce que Augustin (et ses conséquences, à la *Sola Scriptura*) n'ont pas leurs rôles à jouer aussi? Cette supra-grâce qui me semble bien asynédétique, comme si la théologie chrétienne orthodoxe annulait la conscience métaphysique?

F. Vallos : Commentaire complexe. Oui il y a la lecture de Paul et l'interprétation de Paul. Ce qui m'intéresse ici c'est cette idée d'une délégation de la responsabilité : une conscience métaphysique et une délégation de cette conscience dès qu'il s'agit de la gestion matérielle du monde.

Loikonomia tou khristou est profondément asynédétique.

*** **J. George** : C'est peut-être prosaïque mais ça me fait penser à un film de Georges Franju, *Le sang des bêtes*, sur les abattoirs de la Villette et de Vaugirard, 1949 avant qu'ils ne soient déplacés, comme les usines en dehors des villes. Je le relierai bien avec Flusser et son discours sur les appareils :

L'histoire de l'évolution de la technique serait aussi l'histoire de la lente déconnexion entre l'homme et la technique. Je rejoins cependant certains camarades qui avancent qu'aujourd'hui peut-être avons-nous l'impression de penser davantage que nos parents l'image restante/asynédétique. D'ailleurs c'est pour cela qu'on participe au colloque..

F. Vallos : Oui mais il semblerait que ce soit la moindre des choses que nous y pensions plus que nos parents, aux vues de l'état du monde. Cependant cela n'a pas encore de lien avec la réalité politique. D'autre part il faudrait (et tu as raison) faire un long travail pour montrer comment la technique a permis de nous installer dans une pensée asynédétique.

En grec le terme *makellon* signifie précisément le marché ou l'on achète de la viande. Il s'agit donc bien d'une question de consommation et d'un rapport économique de libre échange entre un marchand et un consommateur. La recommandation de Paul est de «réaliser» ce rapport sans même y penser de manière consciente (alors qu'il faut le faire si la viande provient d'un sacrifice, 10.28). La question de savoir pourquoi nous sommes face à deux types de conscience : l'une face à une consommation métaphysique qui est réclamée pour l'être et l'autre face à une consommation physique qui n'est pas réclamé. Parce que dans le premier cas l'acte est fait pour dieu, dans le second il est fait pour soi. Or l'idée centrale du processus chrétien est de nous offrir une délégation complète des actes faits pour soi*. Pour cette raison nous pouvons acheter et manger sans conscience parce qu'un système supérieur (la gouvernance) s'occupe de la gestion (*oikonomia*) du monde et de tout son contenu**. C'est ce qui est nommé *économie christique*. Cette économie, puisqu'elle procède par délégation, nous ouvre donc à une vie *asynédétique*, c'est-à-dire à une vie sans conscience de ce que nous consommons***. La *sunédèsis* est donc la conscience de l'ensemble des éléments qui indiquent un monde. Nous sommes profondément plongés dans un monde asynédétique, parce que nous a été retiré cette conscience du monde****.

Dès lors nous proposons que le sens de la *synédétique* soit celui d'une conscience de l'état restant du monde après que nous ayons réalisé quelque chose (un prélèvement, une consommation, un achat, une

** **G. Maty** : C'est surtout vrai lorsque l'on était sur un paradigme de location du monde (économie christique?) mais j'ai aussi l'impression qu'il y a eu un glissement jusqu'à la modernité d'une prise de conscience de la responsabilité

humaine (séisme / incendie de Lisbonne) puis de sa solitude (Dieu est mort) qui a abouti sinon à une conscience de sa consommation, au moins à son interrogation la recherche des rebus de ce que produit la société chez Balzac, puis chez Walker Evans. (« on y lit des symptômes des temps nouveaux, on y reconnaît les débris de mondes écroulés » J. Rancière) Plus qu'une prise de conscience j'ai l'impression que ce qui pose problème c'est surtout son arraisonnement qui provoque une culpabilisation (un spleen?) mais une culpabilité sans début ni fin. Une culpabilité qui ne résulte plus d'un péché de chair mais d'une nécessité de devoir continuer trivialement à la nourrir.

C'est un commentaire mais aussi une question, est-ce que l'interrogation qu'il y a sur les signes de la consommation est une interrogation et une prise de conscience de cette même consommation?

F. Vallos : Oui absolument. Ce que tu dis est juste. Il y a une figure centrale pour penser cela, c'est la figure benjaminienne du *Lumpensammeler* : le chiffonnier. Benjamin disait que si le XIX^e était le siècle du fétiche et de la consommation, le XX^e était celui du rebus et des chiffonniers. Mais cela n'empêche pas de constater que politiquement nous ne prenons compte aucune de ces figures. Donc oui penser la consommation est le lieu de la philosophie. Celui du cœur de la métaphysique. Qu'est-ce que l'être? Ce qui consomme.

**** **M. Blanc** : A partir de ce constat est-ce que penser l'image

synédétique implique obligatoirement de penser son *utilité* ou sa performativité politique? Est-ce que l'image doit ici être pensée comme *un moyen vers* une conscience renouvelée du monde?

F. Vallos : Il faudrait, au mieux. L'image synédétique est un processus de conscience et donc de résistance. Elle doit ouvrir à une *actualité* politique. Je préfère *actualité* à *performativité*. Une actualité et une résistance politique.

* **C. Arthaud** : Cela me fait beaucoup penser à de l'écoféminisme intersectionnel, quand tu parles de conscience du monde (du prélèvement et après celui-ci) et de soin (du vivant); aussi les choses co-existent plutôt que sont isolées les unes des autres. Question : si l'on se retourne pour percevoir l'image du monde après prélèvement est-ce que ce n'est pas regarder tous les possibles qui n'ont justement pas été pris par le prélèvement? Ou bien c'est constater un manque? En cela que prélever c'est faire des choix et en laisser d'autres et donc privilégié une *pensée* de la chose.

F. Vallos : Ah! la belle question! Se retourner pour regarder les possibles qui n'ont pas été pris, c'est penser la puissance. Se retourner pour penser ce qui a été détruit, c'est penser l'existence (et donc constater un manque). Le prélèvement est un choix. Mais le choix ne dit jamais la quantité. Toute la question est là. Cf ma réponse plus haut. Nous en reparlerons et je vous proposerai une lecture de Hölderlin et de Nietzsche. Oui c'est les deux, mais cela ne conduit pas à la même chose : l'un conduit à penser la puissance (cf la *dunamis* chez Aristote) l'autre permet de penser les conditions de l'existence.

[...]

Orphée quand il constate un manque (Eurydice meurt mordue par un serpent) descend aux Enfers la récupérer. Première complication : c'est-à-dire qu'il use d'un double pouvoir : son statut et la puissance de son chant. Mais il essaie juste de la récupérer. Et la perd une deuxième fois. Dans les crypto-mythes, quand il se fait défoncer par les Érinyes, il meurt et part aux Enfers tout content de retrouver Euridice. Sauf qu'elle a bu au Lethè. Elle ne sait donc plus qui il est... moment le plus terrible (3^e perte). Cela aussi pourrait nous intéresser. Cette fonction oubliée.

**** **M. Audiffren** : Par rapport à cela, je suis en train de lire le dernier livre de Geoffroy de Lagasnerie, *L'Art impossible*. Selon lui, il n'y a pas de non-participation au monde, de *neutralité*, de non-positionnement. Cette *conscience* du monde et de son état après nos réalisations (notre impact) doit se faire tout le temps, peu importe ce que nous faisons. Par conséquent, pour moi, cette conscience *doit* désigner les pratiques contemporaines de l'image et de l'art. Lui déconstruit notre rapport à la culture et la valeur inconditionnelle qu'on lui donne et propose à la place de mettre la notion d'éthique au centre de tout cela.

F. Vallos : Je suis d'accord sur la question de la neutralité. Il n'y a pas de neutralité. Même à minima rien n'est neutre. (Je te renvoie au cours de Barthes sur le neutre, publié en 2000). Ensuite la question de la conscience (qui ne devrait pas être en lien avec la neutralité) n'est pas suffisante parce que nous ne pensons pas suffisamment notre conscience. En revanche la question de l'éthique n'est pas bien posée. On ne peut penser la culture ou l'art (comme objet) à partir de l'éthique, mais seulement depuis la morale. C'est important d'en penser la différence.

**** **G. d'Ablon** : Ici, je pense au principe large du reenactment qui demande à rejouer performances/expositions ou œuvres diverses et de les (re)faire siennes pour un moment donné dans le temps contemporain.

F. Vallos : Cela peut. Mais ce n'est souvent pas autre chose qu'une réaffirmation de l'histoire et donc du code sans idée ni conscience du *revers* de l'image.

G. d'Ablon : J'ajouterais aussi la littérature au sens large. Je suis en train de lire le dernier Pascal Quignard qui traite de la littérature et de la lecture (*L'homme aux trois lettres. Dernier royaume*, XI, Grasset, 2020) et Quignard envisage la littérature comme une fuite solitaire ou comme la recherche en permanence d'un *coin*, d'un *recoin*. Plus précisément, il écrit *requoy*, un vieux mot qui mêle les sens de repos et retrait que je rapprocherais ici d'un retour et d'une reprise de conscience de l'environnement dans lequel on se trouve et de celui que l'on quitte dans le même temps. À propos du reenactment, ça dépend si l'institution s'en empare ou pas. Je ne pense pas que "Art by telephone recalled" ne soit qu'une réaffirmation de l'histoire et du code.

F. Vallos : Deux propositions : oui pour le *requoy*, cet espace pour saisir l'aitre, question très complexe, mais liée (merci pour ce commentaire) à la *synéidésis*. Il faudrait longuement gloser sur cet abri. Pour *Art by Telephone* oui et non. Quand il s'agit de *réaliser* le Sol Lewitt avec les règles ultra précises, ce n'est qu'obéir aux ordres. Quand il s'agit de penser autrement ou d'inviter d'autres artistes alors c'est plus ouvert.

** **G. d'Ablon** : La philosophie, ou même la métaphysique philosophique, par l'élaboration de concepts et par la permanente redéfinition et ré-interpretation de l'histoire de la philosophie est déjà une première réponse. C'est d'ailleurs surtout sur la notion de définition qu'il me semble qu'il faudrait insister, quasiment au sens d'éducation ou d'enseignement, définir ou redéfinir permet une

certaine prise de conscience de ce qu'on définit.

F. Vallos : Je suis d'accord. C'est pour cela que la philosophie est importante. Simplement parce qu'elle traite de « problèmes » comme disait Deleuze. Or le problème ici c'est quoi? C'est deux choses : Qu'est-ce que l'image? et quel est l'état du monde que nous captions?

G. d'Ablon : Est ce que « image » n'est pas toujours déjà l'état du monde que nous captions?

F. Vallos Non je ne crois pas. L'image est trop factice. Je serai platonicien ici. L'image est ce que l'on veut voir du monde. Elle n'est pas l'état du monde. Et de plus en plus, ouvrant à une brèche insondable. Ce que Platon appelait la *doxa*.

G. d'Ablon : Oui ce n'est pas un état du monde mais plutôt un état capté du monde. S'il est capté, c'est forcément par une individualité donc je pense que le problème de définition reste le même mais je n'arrive pas à être convaincu qu'il est double.

F. Vallos : Comment cela qu'il est double?

G. d'Ablon : Je me suis mal exprimé, tu posais un double problème plus haut et je pense qu'il n'y en a qu'un car je n'arrive pas m'enlever de la tête qu'une image et que ce qui soit capté par quelqu'un soient différents.

F. Vallos : Pour moi si. Une image n'est pas le monde. Et heureusement. C'est ce qui fait qu'une image est si fascinante. Mais en tant qu'elle n'est pas totalement le monde, elle est un écart. Et en tant qu'écart, je ne peux m'y fier pour penser l'état restant du monde.

G. d'Ablon : Je crois que je comprends nos divergences. Ce que je dis ici, c'est que tout est image, ce que nous captions volontairement ou pas et ce qui est capté par nous, ou par un autre, en vue de faire image. De ton côté, tu considères que ce que nous captions c'est le monde et que ce n'est donc pas une image, c'est bien ça? Sauf qu'à partir du moment où quelque chose est capté (et donc prélevé), je considère que c'est une image mais ce n'est aussi peut-être que de la réalité.

F. Vallos : En cela tu as raison. Cependant il m'importe de faire une distinction entre ce tout image (que je te concède) et l'état du monde qui est laissé. Par ailleurs on peut documenter à l'infini cet état du monde sans pour autant que ce soit une images synéidétique. D'où ma distinction. Et par ailleurs j'insiste encore : toute image du monde ne dit pas obligatoirement l'état du monde. C'était la ma nuance.

G. d'Ablon : Tout est bien alors !